

MARIE POTVIN

T'étais où,  
toute ma  
vie?



Libre  
Expression



MARIE POTVIN

T'étais où,  
toute ma  
vie?

 Libre  
Expression



## Prologue

C'était une erreur de venir ici. Celui que je devrais appeler « papa » n'est pas heureux de me voir. Il est tellement irrité que ses narines palpitent. Comme d'habitude, ses cheveux gris, toujours bien placés, sont tirés vers l'arrière. Il porte son éternelle chemise d'un blanc impeccable, manches retroussées, et son anneau de fer martelé à son petit doigt, symbole de son identité d'ingénieur tout-puissant. Il incarne l'homme menaçant que je crains depuis l'enfance.

— Si tu penses te montrer la face dans ma maison pour me demander quoi que ce soit, après ce que t'as fait... Tu te mets le doigt dans l'œil, mon gars !

Son ton est cassant. Si je suis honnête, je peux comprendre qu'il soit fâché ; débarquer à l'improviste avec sept de mes chums en moto pendant le party de bureau annuel de sa firme comme si on était invités, et nous servir sans gêne dans le bar et le buffet, ce n'était pas très délicat. Pourtant, Bernard le méritait. Ce qu'il a dû expliquer à ses associés pour excuser son fils, ça, je ne le saurai jamais. Mais j'aurais aimé être une mouche pour l'entendre.

Debout derrière son comptoir de cuisine, il appuie ses poings serrés sur le marbre importé d'Italie. Mon père est une caricature de l'homme riche, c'en est presque gênant. Grosse cabane, gros char, gros ego.

Il a toujours été intimidant, avec sa stature et sa voix profonde. Il l'est de moins en moins pour moi. Je le fixe droit dans les yeux, maintenant. Je ne vois aucune ouverture dans son regard ; je n'en suis pas surpris. Bernard Laroche a toujours été un mur de briques. C'est frustrant, mais il n'y a rien à faire. Il n'a jamais voulu m'écouter ni penser à mon bonheur. Il croit tout savoir sur ce qui est bon pour moi. Il se trompe.

— C'est pas comme si j'étais pas habitué à être déçu.

— Je t'ai offert de payer tes études !

Pour ça, oui, il l'a fait. Avec un courriel aussi froid qu'impersonnel, envoyé le mois dernier, détaillant ses attentes précises et non négociables : faire un DEC en sciences, entrer à la Polytechnique, devenir ingénieur. Le métier générationnel des Laroche. Une voie toute tracée. La seule, selon lui.

— C'est à prendre ou à laisser, Nic.

Tout a toujours été une transaction entre nous. Je fais ce qu'il m'ordonne, il paie. Chaque interaction est un combat. Maintenant que je suis majeur, ça va changer.

— Je serai pas ingénieur.

— Tu veux rien entendre ! Tu fais juste jouer au p'tit *bum*. T'as plein de potentiel...

— Je suis pas ton clone, tabarnak !

Mon père choisit ce moment pour se taire. Il me fixe et attend que je plie. Encore une fois, il se sert de son silence pour faire pression sur moi. Ça ne fonctionne plus. Le plus tôt il s'en rendra compte, le mieux.

— Tu me demandes même pas c'est quoi, mes plans ?

Il laisse échapper un rire sec. Il s'en fout royalement.

— J'ai pus de patience pour tes conneries. J'ai parlé à ta mère...

— Quoi encore, ma mère ?

Bernard Laroche n'a jamais été d'accord avec elle sur la façon de m'éduquer. Il aurait voulu qu'elle soit très stricte,

mais ma mère avait déjà lâché prise. Il pouvait bien lui faire part de ses exigences, l'hypocrite. Je peux compter sur les doigts d'une main les moments où il a agi en véritable père, avec moi.

L'une de ces rares fois, c'est un été où il m'a inscrit au baseball. J'avais dix ans et j'habitais encore chez ma mère à temps plein. Je le voyais peut-être deux ou trois fois par année, mais cet été-là, il n'a raté aucune pratique, aucune *game*. Évidemment, ça n'a pas duré. Septembre est arrivé et Bernard a disparu. Encore. Il avait du travail, qu'il disait. Toujours sa maudite carrière. Il a refait surface à Noël, avec une PlayStation 2, comme si ça pouvait effacer son absence. Cette année-là, j'ai renoué avec mon cousin Robin parce que ma tante Louison, la sœur de mon père, avait décidé de veiller sur son neveu. Elle a toujours eu de bonnes intentions, cette femme. Et souvent, une chance qu'elle était là. J'ai aussi rencontré Max, durant cette période, qui est vite devenu mon meilleur ami. Max, avec sa famille dysfonctionnelle, n'avait rien à perdre. Il ne craignait personne. Ensemble, on s'est inventé nos propres règles. Et tous les coups étaient permis.

Quand j'ai eu seize ans, ma mère a fini par demander l'aide de Bernard pour me « contrôler ». Elle en a eu assez de mes écarts de conduite, de mes beuveries, de mes altercations avec la police. Au lieu de m'accueillir chez lui et de prendre ses vraies responsabilités, mon père m'a tout de suite parqué dans un pensionnat archi-strict où j'ai vécu les deux pires années de ma vie. Là-bas, on nous enfermait durant des heures pour avoir osé lever le ton. On nous privait de repas pour une mauvaise note. Et j'en passe. J'ai eu beau appeler ma mère pour qu'elle me sorte de là, c'était peine perdue. Elle me disait que Bernard avait décidé que c'était la seule solution pour me réchapper. Mon père, lui, ne répondait même pas à mes appels. Il m'avait encore tassé. Depuis, ma haine pour lui est indélébile.

Bernard détourne les yeux. Il ne reparlera pas de ma mère. Et il n'admettra pas ses torts. Quand une petite femme apparaît dans la cuisine, les épaules de mon père s'abaissent d'un cran. C'en est presque drôle à voir. Elle a un pouvoir fascinant sur lui. Je la dévisage alors qu'elle pose sa main sur le bras de mon vieux.

— Bernard... calme-toi. Asseyez-vous, parlez-vous... Veux-tu un café, Nicolas ?

Alors c'est elle, la fameuse Annette, la nouvelle blonde de mon père. Il l'avait mentionnée dans un autre de ses courriels. Je suis un peu étonné qu'elle sache déjà mon prénom. Bernard lui a parlé de son raté de fils ? Elle doit croire que je suis un petit délinquant, mais je ne vois aucun jugement dans le regard doux qu'elle pose sur moi.

Elle est blonde, bien sûr ; Bernard a toujours eu un faible pour les blondes. Et beaucoup plus jeune. Elle doit avoir quinze ans de moins que lui, ce qui est une amélioration depuis la dernière. Elle est tout le contraire de mon père ; elle parle d'une voix apaisante, il y a de la bonté dans ses yeux. J'ai presque envie de l'aimer tout de suite. Elle est frêle, aussi. Trop pour que ce soit normal. Ses poignets semblent prêts à casser sous le poids de la tasse de café qu'elle me tend.

— Non, merci. Je dois y aller. Je vais sortir par le garage.  
*Et peut-être partir avec ton char.*

— Tu peux revenir quand tu veux, Nicolas.

Les mots trop gentils d'Annette m'irritent. Dans un monde parallèle, on aurait probablement pu s'entendre, boire un café ou une bière. Pas aujourd'hui.

— Ça arrivera pas. Mais merci.

— Nicolas Laroche, on a pas fini de parler !

— As-tu mille piasses à me passer ?

Je le teste jusqu'au bout, je n'ai plus rien à perdre.

— Pour quoi faire ?

*Rien. Juste pour voir si tu vas accepter.*

— Pour partir ma business.

— Quelle sorte de business ? T'as juste dix-sept ans !

— Dix-huit. Depuis deux semaines. Mais on va ignorer le fait que t'as encore oublié la fête de ton fils unique.

Mon père s'approche. On est nez à nez. J'ai enfin atteint sa taille. Six pieds trois pouces que mon géniteur m'a donnés. Ce sera certainement le dernier cadeau que je recevrai de sa part.

— Tu me fais pas confiance ?

— Pourquoi je ferais ça ?

— Oh, je sais pas. C'est pas le rôle d'un père d'encourager son fiston ?

Il n'a jamais apprécié mon sarcasme.

— Tu reviendras m'en parler quand tu seras sobre.

Je le suis déjà, mais ça ne sert à rien de le préciser. Il ne me croirait pas. De toute façon, je n'ai plus rien à foutre de ce qu'il pense de moi.

— Tu peux ben parler, Bernard Laroche.

Pour l'énervé, je saisis la bouteille de vin blanc qui traîne sur le comptoir. J'imagine qu'ils avaient prévu l'ouvrir pour le souper. Moi qui croyais que le paternel avait arrêté de boire depuis des mois, on dirait que non.

— Annette, ce fut un plaisir. J'espère que vous l'endurerez pas trop longtemps. Il vous mérite pas.

— Nicolas !

— Ça va, je vais trouver mon chemin.

— Remontre-toi pas la face ici avant d'avoir changé d'attitude !

Je reviens sur mes pas, m'approche de lui et souffle entre mes dents :

— Pas de danger que ça arrive. Regarde-moi bien, parce que tu me reverras pus.

— Tant mieux.

Tant mieux.

Deux mots qui me font figer. Jusqu'ici, naïvement, je gardais espoir qu'il était juste négligent, à la limite, paresseux, mais c'est plus que ça. Il n'a jamais voulu de moi.

— Parfait.

D'un geste automatique, je dévisse le bouchon de la bouteille et me tape une longue gorgée. Le vin m'engourdit instantanément. Ça me calme juste assez pour ne pas avoir envie de tout péter autour de moi.

— Oh, Bernard ! Qu'est-ce que tu viens de dire là ? murmure Annette.

Mon père ne répond rien. Il sort de sa grande cuisine et marche vers un fauteuil du salon, s'assoit, saisit la télécommande et allume sa grosse télé.

— Merci, Annette, je lâche, le souffle court.

La bouteille toujours en main, je dévale les deux escaliers menant au sous-sol, puis au garage. La grande porte est relevée. J'entends des petites voix, mais je ne distingue plus grand-chose. Je ne fais que ressasser les mots de mon père. « Tant mieux. »

Dans un élan de colère, je lance la bouteille sur le plancher de ciment avec un hurlement libérateur. Elle éclate violemment. J'en reçois quelques morceaux sur les bras et dans mon cou. Puis des cris stridents me ramènent de force à la réalité.

Ces voix, elles appartiennent à des fillettes, et l'une d'elles se tient le visage. L'œil gauche, plus précisément. Du sang coule sur sa joue. Je m'approche et la soulève. L'enfant ne pèse que quelques plumes.

Mon père se plante devant moi.

— Lâche-la ! Dégage de ma maison ! s'écrie-t-il.

— Son œil... *Fuck!* Faut l'emmener à l'urgence, je lance, paniqué.

— Va-t'en, t'en as assez fait !

— Ça suffit ! intervient Annette. Nic, emmène Jeanne à la voiture. Je m'occupe de Laurie.

## Chapitre 1

# JEANNE

### DIX-SEPT ANS PLUS TARD

— Veux-tu de la soupe, Bernard ? T'as pas beaucoup mangé depuis hier. Je l'ai faite exprès pour toi, sans fèves rouges.

Le menton tremblotant, Bernard détourne lentement la tête. Ma sœur, Laurie, dépose brusquement le bol sur la table puis se tourne vers moi.

— Il veut rien savoir, je capote.

— Parlez pas de moi comme si j'étais pas là ! Je vais manger quand j'aurai faim, pis pas une seconde avant.

Laurie me fait de grands yeux. Elle ne s'attendait pas à ce que notre vieux grincheux entende ses mots, prononcés tout bas. Bernard souffre d'acouphènes irréguliers. Certains jours, il ne doit endurer que des bips légers et d'autres, ce sont des vrombissements si importants qu'il a du mal à ne pas grimacer. Le reste du temps, sa tête est libre de tout bruit incommodant. Nous ne savons jamais s'il nous entend. C'est toujours un coup de dés.

— Ha ! Ha ! Tu t'es fait avoir ! Faut faire attention à ce que tu dis, aujourd'hui, je l'avertis en plongeant la louche dans le bouillon chaud.

Je ne devrais pas rire, mais ces jours-ci, avec la fatigue accumulée, n'importe quelle niaiserie me fait pouffer. Un sourire toujours accroché aux lèvres, j'essaie d'attraper les nouilles en évitant les morceaux de céleri, mais c'est une mission de minutie qui dépasse mon degré de patience. J'abdique et je remplis ma grosse tasse sans discriminer le légume vert.

— Les sifflements de camion qui recule sont partis?

Il hoche la tête à ma question.

— Tu pourrais nous avertir, Bernard, quand tu nous entends parler, soupire Laurie.

— Pourquoi je ferais ça? Je manquerais vos secrets.

— On a pas de secrets, voyons, le contredit ma sœur.

— À te voir l'air, je sais que tu me dis pus rien. Peux-tu m'expliquer ça?

Il pointe d'un doigt la chevelure bleue de ma sœur, puis abaisse son index vers son petit nez, sous lequel pend un anneau d'argent. Je viens vite à sa rescousse.

— Laurie a toujours été un esprit libre, et c'est encore plus vrai depuis qu'elle est sortie du garde-robe!

— Ça sert à quoi de décider d'aimer les filles si, finalement, tu restes enfermée avec un p'tit vieux qui peut même pus se faire à manger tout seul, hein?

— T'es pas un p'tit vieux, voyons...

— Ah, non? J'ai quatre-vingt-quatre ans, je marche presque pus, j'ai besoin de vous autres pour toute pis je passe mes après-midi à dormir. Je suis quoi, d'abord?

— Un grand vieux!

Ma répartie fait rire ma sœur. Bernard a beau avoir le dos arrondi, il est toujours un colosse.

— Et lourd comme trois, s'esclaffe-t-elle.

— Mais si tu continues à refuser de manger, tu seras un grand vieux maigre.

— Je serais moins de trouble pour vous autres si... si j'étais pas là. Si je pouvais encore tondre le gazon, ou

réparer des affaires... Je trouve les journées plates, assis dans ma chaise. Une chance que j'en ai pus pour ben longtemps.

— Parle pas comme ça ! Pis de toute façon, on a pas de pelouse à tondre, on est en appartement.

Alors que je m'installe à la table avec mon repas, je remarque que Laurie serre les lèvres, attristée. Ce n'est pas la première fois que Bernard laisse entendre que sa mort est imminente. Parfois, il ajoute qu'il n'est pas notre vrai grand-père, qu'on pourrait le « parquer à l'hospice » pour profiter de notre jeunesse un peu.

Chaque fois qu'il ouvre le sujet, Laurie se crispe. Elle adore cet homme plus grand que nature, malgré tous ses défauts.

— T'es zéro trouble, Bernard. On t'aime trop pour te lâcher. T'es notre protecteur !

— J'ai pas réussi à vous protéger de tout, mais j'ai essayé.

Il vise ma cicatrice d'un regard triste. Comme si c'était sa faute qu'un morceau de verre ait fendu ma paupière avant de se loger dans ma cornée. Il ne peut pas être responsable des actions de son fils. C'est ridicule. Et puis ça fait tellement longtemps.

— On peut pas tout prévoir, Bernard. Je t'en voudrai jamais pour ça.

— Moi, je lui en veux encore ! grogne-t-il.

Il ne fait pas souvent allusion à son fils, mais quand il en parle, c'est toujours avec amertume.

— On t'adore et on va te garder avec nous jusqu'à la fin des temps, lui assure Laurie.

Ma sœur est habile pour calmer Bernard. Mal à l'aise, comme il l'est à chaque déclaration ou démonstration d'affection, il se tait. Ses iris délavés par l'âge se posent sur Laurie.

— Annette aurait aimé tes cheveux, mais pas sûr pour l'anneau de vache dans ton nez, ma Laurie.

— Grand-maman aurait compris, tu le sais.

Le souvenir d'Annette hante l'esprit de Bernard en quasi-permanence. Je le soupçonne de ne s'être jamais totalement remis de la mort de ma grand-mère. Même si ça fait treize ans, la douleur est encore vive. Pour Laurie et moi aussi. Elle était notre seule famille, avec Bernard. Elle est morte une nuit, après avoir été malade durant de longues années. Les mois suivant son décès ont été désastreux pour Bernard, qui est tombé dans une horrible dépression qui l'a fait rechuter dans l'alcool. Il a tout perdu d'un seul coup. L'amour de sa vie. Sa carrière, à cause d'une erreur fatale qu'il aurait pu éviter s'il avait eu toute sa tête. Et son fils n'a jamais daigné venir le voir ou prendre de ses nouvelles. Un lâche.

## Chapitre 2

# JEANNE

Un café chaud déposé sur ma table de chevet éveille mes sens, m'encourageant à ouvrir les yeux. Le geste de ma sœur me décroche un sourire. Cette simple attention me touche. Elle pense à moi, même dans les moments les plus ordinaires.

— Tu fais le meilleur café. Ta future blonde va être choyée.

Ma petite Laurie, à la fois masculine et délicate, vêtue d'un t-shirt mauve trop grand pour elle, marche de son pas léger vers le corridor. Elle esquisse un sourire complice et lance par-dessus son épaule :

— Ouin ! Tu me connais. Ça prendra une fille courageuse et persévérante pour m'attraper et me garder. D'ici là, c'est toi et Bernard qui profitez de mes gâteries.

Je me redresse, saisissant mon gros coussin pour le placer contre ma tête de lit et m'y adosser. Je tends la main vers ma tasse rose à pois blancs. Le café, encore fumant, me réchauffe les doigts alors que je prends une gorgée.

— Je me demande quand même si ça fait pas un peu ton affaire de te dévouer autant pour nous. Ça te donne une excuse pour t'enfermer ici à perpétuité.

Ma sœur plaque une main sur sa hanche. Sous son vêtement ample, on devine qu'elle est mince comme un fil.

Je viens d'aborder un sujet délicat. Je retiens mon souffle, dans l'attente de sa réaction. Elle est souvent sur la défensive au sujet de son anxiété sociale. Elle sait qu'elle devrait s'efforcer de sortir pour ne pas s'enliser. Pourtant...

— C'est pas de ma faute, Jeanne, tu le sais... De toute façon, pour l'instant, je dois rester avec Bernard.

Je soupire, déposant ma tasse entre mes genoux, pardessus la couverture.

— Mais pareil, c'est plate pour toi. Déjà que tu trouves ça difficile de sortir, j'ai peur que ça empire ! Tu devrais voir du monde. Avec deux salaires, on serait capables de payer pour une préposée qui pourrait s'occuper de Bernard durant le jour...

Nous nous sommes entendues pour garder Bernard jusqu'à la fin, pour qu'il ne voie jamais la couleur des murs d'un CHSLD. Ça ne signifie pas qu'on doit aussi sacrifier nos vies entières.

— Qui t'a dit que je m'ennuie ? rétorque ma sœur. On est différentes, toi et moi. J'ai pas besoin de sortir tout le temps. J'ai mon atelier pour fabriquer mes produits, les ventes commencent à être bonnes.

— Ton atelier ? Ah, tu veux dire la table basse du salon !

— Ben oui... C'est la meilleure place pour travailler. D'ailleurs, Bernard m'aide avec l'emballage. Tu devrais le voir aller, il est super fier.

— Ah, oui ? Même si ses doigts sont raides et qu'ils tremblent ?

Ma sœur claque la langue, contrariée par ma question.

— On s'en fout qu'il tremblote un peu ! Ça le garde réveillé.

— Justement, il se fatigue tellement vite. J'ai peur de savoir ce que son médecin va dire à son prochain rendez-vous de suivi. Il a quand même quatre-vingt-quatre ans !

— Il va être correct. C'est pas la première fois que son moral descend ou que sa santé en prend un coup.

*Tout devait les opposer,  
mais un fil invisible  
les relie l'un à l'autre*

À l'aube de sa vie d'adulte, Nicolas Laroche provoque, dans un accès de colère, un malheureux accident qui coûte presque la vue à la jeune Jeanne. Il est alors renié par son père, qui le chasse de sa maison et de sa vie. Dix-sept ans plus tard, Nicolas tente encore d'oublier son passé trouble.

Jeanne Fontaine refuse de placer Bernard, l'homme qui l'a élevée comme sa propre fille, en CHSLD. Un soir, alors que la santé du vieil homme décline rapidement, elle reçoit une demande inattendue de ce dernier : il souhaite revoir son fils avant de mourir.

Ce fils, c'est Nicolas.

*« Ce n'est pas tant le bleu clair de ses iris qui me frappe.  
C'est cette cicatrice au coin de son œil gauche.  
À mon tour, j'arrête de respirer.  
Son visage est vaguement familier. »*



MARIE POTVIN s'illustre en littérature jeunesse et sentimentale depuis près de quinze ans. En 2015 paraît le premier tome de sa série à succès *Les Filles modèles*. Elle est l'auteure de plus de quatre-vingts livres, dont plusieurs romans grand public.

